5e Année. — N° 11 Abonnements d'un an : 15 francs. — De 6 mois : 8 francs. — De 3 mois : 4 francs. 12 Mars 1933

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université Paris 7:
Tél: Littré 49-95 et Néguin 1223-59

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Pays charmant !

Entraîné malgré lui dans des aventures mouvementées au possible, Césarin, qui déteste les voyages, se voit, par une malchance persistante, successivement embarqué sur un bateau pirate, expédié dans un sac au cœur du Rif, enlevé d'une façon extraordinaire sur un avion se rendant au lac Tchad. Enfin, à la suite d'un accident, il est précipité dans le vide et se retrouve sur le dos d'un rhinocéros qui l'envoie à son tour dans une rivière infestée de crocodiles.



Et pendant ce temps, à Marseille, Marius attendait toujours son ami Césarin pour prendre à la belotte la revanche des revanches qu'il lui avait promise. Le pauvre Césarin s'apprêtait à se faire engloutir, à des milliers de kilomètres de là, par un vulgaire crocodile (c'est-à-dire qu'il manqua seulement...) Car, juste au moment où le crocodile s'apprêtait, en guise de hors-d'œuvre, à avaler sa tête coiffée de son indéracinable chapeau de paille, Césarin, dans sa trajectoire, trouva, placée là bien à propos — c'est toujours ainsi que ça se passe dans les histoires marseillaises — une superbe liane. Une traction, un coup de reins, et voilà notre ami encore une fois sauvé. Du moins, on pouvait le croire, mais la liane céda. Emporté par le mouvement de balancier, Césarin vint atterrir sur le dos d'un hippopotame — ah ! ces histoires marseillaises.



Naturellement l'hippopotame, un gros égoïste entre parenthèses, se mit à hurler d'une façon intempestive... Césarin pourtant le caressait en lui disant de gentils petits mots : « T'en fais pas, grosse bête, je ne veux pas te garder comme chien de garde, dans ma petite chambre de l'hôtel de la « Sardine volante », à Marseille. Té ! sois patient ». Prudemment, il s'était mis debout sur sa monture aquatique, car les crocodiles s'empressaient un peu trop poliment autour de lui. A force de crier, l'hippopotame attira bientôt tout le troupeau. La rivière en était presque entièrement barrée. Voyant ce gué improvisé, Césarin, par petits bonds souples et prudents, gagna la rive la plus proche.



Mais, hélas ! il restait à faire un dernier bond, un peu trop grand pour notre ami. Avisant encore une liane, Césarin se mit à jouer à l'acteur américain de cinéma : une traction, une détente et la rive semble s'avancer à sa rencontre. Il faut être jeune pour résister à de telles épreuves ! Une fois sur la rive, Césarin se dit : « Il va falloir que j'avise afin de trouver la gare la plus proche pour m'en aller rapidement revoir mon vieux Marseille. » Un sifflement strident lui répondit de derrière un massif de feuillage et un énorme boa lui apparut soudain. Son chapeau de paille, pourtant solidement fixé — les lecteurs ont dû s'en rendre compte — s'en souleva de lui-même.

La semaine prochaine : DAVID et GOLIATH





RESUME

Robert Potier, Roger Renaud et Jean Chartier sont en colonie aux environs de la forêt de Huelgoat.

Ils passent une grande partie de leurs journées à jouer au détective. C'est surtout Robert Potier, dit Toto, qui mène le jeu.

M. l'Abbé, de concert avec ses auxiliaires, veut les empêcher de croire que la vie n'est qu'un roman policier.

Armand Lelièvre propose d'imaginer une histoire dans laquelle Robert donnerait tête baissée.

Mais le lendemain, celui-ci annonce à ses camarades qu'il vient de trouver près de son lit une lettre étrange.

Le soir, en rentrant de promenade, Robert est un peu découragé.

— C'est votre faute aussi, dit-il à ses deux amis, si nous n'avons encore rien trouvé. Vous m'avez à peine aidé. Si vous ne voulez rien faire dites-le, et puisque vous n'êtes bons à rien, je



Toto fut interdit pendant deux minutes.

m'adresserai demain à Armand Lelière ; il a été scout, il saura bien, lui.

⁂

Le lendemain matin, M. l'abbé distribuait le courrier. Robert Potier eut une lettre dont il ne reconnut pas l'écriture. C'était une feuille à en-tête, comme celle qu'utilisent les maisons de commerce, et Robert lut :

LE TRIANGLE VERT

Association à capital illimité,
mais à responsabilité limitée.

De notre repaire,
le 10 de la lune de Khâli.

Massacres en tous genres
Entreprise d'assassinats en gros et détail.
Spécialité de suicides camouflés
Rapidité, propreté, discrétion
Prix forfaitaires par quantités
Nombreuses médailles aux expositions

Si le nommé Toto, détective, cherche à se mêler de nos affaires, c'est nous qu'on lui fera la sienne.

A bon entendeur salut.

LE TRIANGLE VERT.

Quand il eut fini sa lecture, Toto bondit d'enthousiasme. Non, vraiment, sa renommée de détective était déjà si grande que le Triangle Vert redoutait qu'il s'en mêlât ! Une bande de malfaiteurs paraissant aussi bien organisée semblait craindre que lui, Toto, soit assez fort pour leur nuire ! Mais, alors, c'est donc qu'il était plus connu qu'il ne se l'imaginait !... C'est donc qu'il avait de réelles qualités de détective !... C'est donc qu'il était capable de tirer cette affaire au clair... de délivrer le prisonnier ! Dans quelques jours, les journaux des deux mondes publieraient son aventure, donneraient sa photographie... C'étaient la renommée, la gloire, l'argent peut-être aussi : pourquoi pas ?

Déjà il courait auprès de ses deux camarades.

— Dites donc, les copains, regardez-moi ça ?

Penchés sur le papier menaçant, Jean et Roger lisaient de tous leurs yeux.

— Et alors, Toto, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ce que je vais faire ? Mais leur entrer en plein dans le chou...

— T'es pas fou ? Tu ne vois donc pas à qui tu te mesures ? Une association à capital limité !...

— ...et à responsabilité illimitée !

— ...qui date ses lettres de son repaire !

— ...et qui compte par lunes !

— ...et qui a des en-têtes impressionnants !... Regardez-moi ça : massacres en tous genres... spécialité de suicides camouflés...

— ...et qui ne craint pas d'exposer aux expositions !

— Et puis ? dit Toto.

— Et puis, ça nous refroidit, mon vieux. Tu peux t'en mêler si tu veux. Nous, on ne s'en ressent pas.

Toto fut interdit pendant deux minutes, pas plus.

— Eh bien ! cria-t-il, je me passerai de vous. Je voulais vous faire partager ma gloire. Puisque vous êtes trop froussards pour y consentir, j'agirai tout seul... Au revoir, Messieurs !

Le fait est que, dans l'après-midi, pour la première fois depuis le début des vacances, Toto erra solitaire.

Jean Chartier et Roger Renaud s'étaient déjà agrégés à une autre bande dont la principale occupation était de dénicher des crabes au fond des trous d'eau.

Toto, lui, traîna le long de la côte, puis, finalement, grimpa au sommet d'un roc élevé, car Armand Lelièvre venait de lui signaler, à quelque distance, un rassemblement d'hommes aux allures louches.

Il en descendit quelques instants après.

— Monsieur l'abbé, voudriez-vous t'y pas me prêter vos jumelles ?

— Tu ne les casseras pas ?

— Pensez-vous, Monsieur l'abbé.

Muni des jumelles, Toto regrimpa sur son rocher et inspecta longuement l'horizon.

Un quart d'heure après, il redescendait près de l'abbé et lui dit, en lui rendant les jumelles :

— Monsieur l'abbé, j'peux t'y aller jusqu'à là-bas ?

— Où ça, là-bas ?

— Près du petit bois, vous voyez ?

— Oui, si tu veux, mais fais attention.

— Ayez pas peur, Monsieur l'abbé, ça me connaît.

Il faut vous dire que Toto, du haut de son rocher, avait remarqué quelque chose de louche.

Il avait cru voir, près du petit bois, dans un repli de terrain, des hommes masqués. Rien que ça !

Et, naturellement, il se dirigeait de leur côté.

Il marchait déjà depuis quelques minutes et venait de dépasser les derniers pêcheurs de crabes, quand, au tournant du sentier, il vit sur un rocher, tracé à la craie de couleur, un triangle vert.

Evidemment, ce pouvait être une coïncidence, mais ce pouvait être aussi un signal.

Un instant, il eut la tentation de retourner en arrière. Mais, on est détective ou on ne l'est pas, et, sans perdre courage, il reprit sa marche.

Cent mètres plus loin, un autre triangle de même couleur. En dessous, une inscription :

Ici commence notre domaine.

C'en était fait. Toto venait de pénétrer dans la zone interdite.

D'ailleurs, il n'était plus qu'à une courte distance du repli de terrain où, tout à l'heure, il avait cru voir des bandits s'agiter.

Déjà, il n'avançait plus qu'en rampant et, déjà aussi, des bruits de voix parvenaient à son oreille...



Muni de jumelles, Toto regrimpa sur un rocher.

Il se trouvait à ce moment-là contre une sorte de remblai et c'était derrière lui, certainement, se cachaient les bandits.

Toto tendit l'oreille. Il ne perçut d'abord que des phrases décousues :

« Rançon à verser... police impuissante... s'il crie, lui faire son affaire... »

Toto écoute toujours. Dès maintenant, il peut suivre la conversation.

Un homme, qui devait être le chef d'après le ton impérieux de sa voix, disait :

— Depuis le temps que nous avons fait prisonnier ce sale gamin, impossible de lui arracher le moindre aveu et, pourtant, il nous faut connaître d'urgence les secrets de son père. Il faut qu'il parle !

Une autre voix disait :

— Vous savez bien, chef, que nous avons tout essayé. Le prisonnier certainement se moque de nous. D'ailleurs, je me demande s'il ne complote pas une évasion.

— Une évasion ?

— Oui, certes. J'ai cru voir une feuille de papier s'envoler hier soir par la fenêtre de sa mansarde. Je n'en suis pas certain... Mais, supposons qu'il ait lancé un appel, que le vent ait emporté la feuille dans un endroit habité, et nous sommes perdus.

— Eh bien ! reprit la voix du chef, si nous sommes perdus, il le sera avec nous, car au moindre danger que nous courrons, il périra le premier. J'ai dit.

— Sans doute, chef, mais ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux le changer de résidence ? Jusqu'à présent, nous l'avons caché dans notre petite masure à la corne du bois, mais les grottes de la côte sont un asile plus sûr et plus tranquille.

— Tu as peut-être raison, Antonio. Cette nuit, en effet, nous le changerons de domicile.

Toto ne voulut pas en savoir davantage. Il avait déjà remarqué la petite masure à la corne du bois et, puisque les bandits ne se doutaient pas de sa présence, pourquoi ne bondirait-il pas jusqu'au prisonnier et ne ferait-il pas l'impossible pour le délivrer ?

Sitôt conçu, sitôt fait.

Toujours rampant, Toto redescendit le remblai et, se traînant sur les mains et les genoux, il se dirigea vers la masure.

Quand il se crut à une distance suffisante des bandits, il se redressa, prit sa course et pénétra dans le petit bois.

La masure en question devait être une



Il n'avançait plus qu'en rampant.

ancienne maison de garde abandonnée.

Toto, grisé par le succès de sa première découverte, fut bientôt devant elle.

Jamais il ne l'avait vue de si près.

(*A suivre.*) **Pierre Rougemont.**

MARIUS L'ECHAPPE BELLE



Poursuivi par une lionne, Marius n'eut que le temps de grimper à un arbre.



Mais la branche à laquelle Marius se trouvait suspendu était morte et craqua sous son poids.



Le pauvre homme allait être infailliblement la proie du fauve. Heureusement, la branche était fourchue, et Marius atterrit de telle façon que la fourche se planta



profondément dans la terre glaiseuse, emprisonnant la lionne.

L'animal fut pris comme dans un étau et ne put se dégager. Vraiment, Marius l'a échappé belle !...

Cœurs Vaillants

82, rue de l'Université, PARIS-7e

Téléphone : Littré 49-95

Chèques post. : Paris-Négnin 1220-59

ABONNEMENTS :

1 an	15 fr.
6 mois	8 fr.
3 mois	4 fr

SERVICE DE LA PUBLICITE :
P.E.C., 11, rue de Sèvres, Paris (VIe)
Téléphone : Littré 71-68

En pleine Jungle

Le Père Charles est un vieux missionnaire maintenant. Là-bas, au Rajpoutana, dans l'Indoustan, on l'appelle l'apôtre des Bhils... vous savez, cette peuplade à moitié sauvage, où le P. Bernard fait la chasse au diable.

Je crois que les « Cœurs Vaillants » prendront plaisir à apprendre la façon dont le P. Charles s'y prit pour aborder ces farouches nomades et comment il réussit à planter la Croix de Jésus-Christ dans cette région perdue de l'Inde immense.



A vingt milles de la lisière des Bhils, les premiers missionnaires du pays des radjahs découvrirent un jour une maison bâtie par des ingénieurs anglais et abandonnée.

Cette maison — ce bungalow, comme disent les Yankees — était en pleine forêt, loin de toute habitation, à cinq mètres d'un immense précipice. Le paysage était des plus pittoresques. En somme, un ermite aurait trouvé la situation ravissante; pour un missionnaire, ce n'était pas le rêve.

Mais, faute de mieux, le Père Charles s'y installe, avec un vieux frère.

Et écoutez-le maintenant :

En avant la musique !

— Les gens des villages voisins nous haïssaient et fuyaient à notre approche. Que faire, qu'inventer pour les amadouer ?



Cette maison était en pleine forêt.

« Je pris mon accordéon et me présentai devant les huttes. Vite les gens s'y blottissaient et riaient aux éclats derrière leurs portes de bambous.

« C'était vexant !

« — Tant pis ! va, me dis-je. C'est pour le bon Dieu !

« Et je lançais des airs de cantiques. Hélas ! mon accordéon ne valait pas la lyre d'Orphée, et je ne trouvais toujours pas d'auditeurs.

« J'allais pourtant les chercher assez loin, à plusieurs lieues à la ronde; je dégringolais des précipices, en remontais d'autres, et m'égarais dans les sentiers des singes.

« Et ces brigands de singes me regardaient d'un air étonné et... narquois, je crois bien ! Ils poussaient des « hou ! hou !... » Alors je rebroussais chemin et je redescendais les côtes escarpées en recommandant ma vie aux saints anges.

« Au bout de deux mois de cet apostolat... sans succès, je me résolus d'essayer ailleurs et sous une autre forme.

« Je pris une petite tente, des provisions, mon autel portatif, et, accompagné de deux jeunes gens, je partis sans savoir où j'allais.

« Après un mois d'aventures, j'arrivai à Thandla. Cette petite ville, en plein pays Bhil, à cent lieues du théâtre de mes premiers exploits, me sembla convenir, et j'y louai une case.

On fait de la médecine

« Il ne fallait pas effaroucher ce peuple. Comment l'aborder ?

« Mon compagnon, le Frère Meinrad, ouvrit un dispensaire. Les gens virent de suite combien « M. le Docteur » était bon et habile. On ne tarissait pas d'éloges et le pauvre Frère n'eut bientôt plus de répit.

« On se disputait dans les rues pour l'aborder. Les petits enfants s'accrochaient à sa corde, d'autres prenaient son grand chapeau : les mamans et les papas s'ébaudissaient.

« En face de notre cambuse, de l'autre côté de la rue, deux drôles de types tenaient boutique. L'un hindou, l'autre musulman..., et chacun, pour attirer la clientèle, essayait de faire croire que nous étions des leurs.

« — Voyez, disait le fils du prophète, voyez ces docteurs européens nouvellement installés dans notre ville, comme ils sont charitables, n'est-ce pas ? Ils interrompent même leur dîner pour nous servir. Eh bien ! ils sont musulmans.

« — Pas vrai, répliquait l'autre. J'ai ouï-dire, et je crois qu'ils sont des nôtres.

« Caché derrière ma porte, j'entendais cette conversation; et, certes, je n'en étais guère flatté.

« Et nous continuions à faire de la médecine... C'était le bon moyen de porter au cœur des infidèles la sympathie qui ouvre toute grande la route à la foi.

Et on commence à faire le catéchisme

« Un soir, je pus attirer un enfant, puis deux, puis quatre... Je commençai à leur apprendre à prier le vrai Dieu. Mais vous pensez bien que l'amour de Dieu ne suffisait pas à les amener chez moi. Il fallait d'autres attraits plus puissants. Vous devinez lesquels ?

« Aux Indes, c'est comme en France : un enfant ne résiste pas à l'attirance d'un bonbon. Aussi, chaque soir, je distribuais à chacun... une petite boule de sucre brut. Et tous s'en allaient enchantés.

« Enfin, j'avais des auditeurs !

« Je fis le catéchisme tous les soirs... pendant des mois, pendant un an, deux ans, trois ans !

« Mais de baptêmes, point.

« D'ailleurs, je ne trouvais pas chez mes catéchumènes une bonne volonté suffisante.

« Au bout de trois ans, j'obtins du radjah un bout de terrain et je bâtis une maison habitable, avec une grande salle qui devait servir de chapelle.

L'esprit de caste

« J'étais venu pour les Bhils, et les Bhils étaient rétifs.

« Je faisais tout pour leur faciliter l'accès de ma petite chapelle. Je tenais même compte de leurs préjugés, et j'écartais les gens de plus basse caste.

« Certains enfants de la caste des tisserands se présentaient fréquemment; mais ils étaient *parias*, et un Hindou respectable ne peut toucher du doigt un paria sans se souiller.

« Pour ne pas froisser les Bhils qui sont plus élevés qu'eux dans la classe sociale hindoue, je ne permettais pas à ces pauvres petits de pénétrer dans la chapelle. Ils restaient donc à la porte.

« Mais les Hindous sont si bien faits à ces distinctions que mes petits tisserands n'étaient nullement offensés et qu'ils continuaient à assister, de dehors, à la prière.

Un premier baptême

« J'en remarquai bientôt un, plus pieux, plus intelligent que les autres; et, bravant l'esprit de caste, je l'admis à la chapelle.

« Bien vite, il sut son catéchisme et, dès lors, il ne cessa de me harceler pour être baptisé.

« Mais je craignais sa caste, je craignais ses parents.

« Ses parents ? Père, mère, frères, sœurs, tous païens, tous attachés à leurs idoles, aux dieux de leurs ancêtres. Mais mon petit bonhomme était audacieux. Un beau matin, il m'apporte le dieu du foyer et le brise avec enthousiasme.

« Le père se tait, mais se procure une autre idole et la place dans la niche.

« Elle fut aussi malheureuse que la première et réduite en miettes.

« Que pensez-vous qu'il arriva ?

« Ah ! si l'impie, le briseur d'idoles avait été un étranger !... Mais c'est son fils, et le papa aime mieux son fils que l'idole. Il se tait toujours.

« Et, peu après, l'enfant recevait avec ferveur le saint baptême.

Les baptêmes se succèdent

« Paul, mon premier baptisé, a grandi, il a été apôtre.

« Il a amené ses camarades, et ses camarades ont amené d'autres camarades; et maintenant tous les enfants de la caste des tisserands sont baptisés.

« Les jeunes gens et les grandes personnes suivent : c'est généralement le petit frère qui se fait chrétien, puis les aînés prennent le même chemin.

« Dame ! ça ne va pas toujours tout seul. Les parents souvent font opposition. Ecoutez plutôt l'histoire de mon brave petit Luka.

Le père de Luka

« Luka avait une dizaine d'années. Son père, de la caste des tisserands, était un fort dévot bonhomme. Tous les matins, au petit jour, il se rendait près de la rivière voisine, escaladait le mamelon le plus élevé et... le plus en vue, près de la grande route.



L'enfant ne dit rien...

« Là, la face tournée vers le soleil, debout sur un pied, il adressait sa prière à tous les diables de l'enfer qu'il croyait les dieux du paradis.

« Pendant trois heures, il faisait ainsi le pied de grue, puis il se mettait à son métier.

« Le saint homme avait initié ses fils aînés à ses salamalecs et le plus vieux était, chaque semaine, chargé de faire le sacrifice aux idoles. Le dieu Gunpat (moitié homme, moitié éléphant) présidait la cérémonie : tous les samedis, on lui frottait dévotement le ventre avec du vermillon.

« Le diable était donc bien maître du logis. Luka l'en délogea.

La chasse aux idoles

« Un jour, je montrais à mes petits tisserands de belles images du Sacré-Cœur. Tous de tendre les deux mains, tous de crier :

« — Père, Père, donnez-m'en une !

« Mais je répliquai avec horreur:

« — Moi, vous donner une image du bon Dieu lorsque la statue du diable est à la place d'honneur dans votre maison ! D'abord, apportez-moi vos diables, et je vous donnerai une belle image du bon Dieu pour les remplacer.



Et ces brigands de singes me regardaient d'un air étonné.

« Cela suffit ! La guerre au diable était déclarée et, le soir même, on m'apportait trois ou quatre idoles informes frottées de vermillon.

« Quel plaisir on eut à les fracasser !

« Mais le fils du dévot bonhomme n'apportait rien... et je vois encore la figure piteuse et désolée du petit quand ses camarades reçurent la belle image promise.

« — Père, j'apporterai le diable demain matin; donnez-moi toujours une image.

« — Non, non, je ne donne pas à crédit.

Le diable caché dans le coffre à blé

« Le soir, les vieilles barbes du quartier des tisserands cherchèrent en vain « Sa Majesté le dieu Gunpat ». Une belle image du Sacré-Cœur le remplaçait.

« On disputa ferme les petits ; mais tout en resta là.

« Cependant, l'idole restait encore dans une maison : c'était chez le bonhomme qui faisait le pied de grue pendant trois heures tous les matins. Il comprit le danger que son diable courait, et il le cacha.

« Le fils vint à l'école le lendemain matin.

« — Eh bien ! et ton diable ? lui dis-je ?

« — Oh ! Père, pourquoi l'appelez-vous *mon* diable ? Je voudrais bien le briser, mais papa l'a caché je ne sais où. Mais, je vous le promets, je le trouverai, et v'lan ! je lui casserai la tête !

« Trois semaines après, la mère du petit le descendit dans le coffre à blé, très profond, pour en retirer du grain.

(Lire la suite page 6.)



UN CŒUR VAILLANT

Saint François d'Assise

(Suite du précédent numéro.)

Malgré tout, il n'était pas content de lui, et, le soir, quand on ferma le magasin, il s'en fut seul à travers la campagne, réfléchit, pria, et, rentrant dans une église déserte, il fit le vœu de ne jamais refuser l'aumône à quiconque la lui demanderait pour l'amour de Dieu.

Il tint sa promesse. Jamais, ensuite, il ne rencontra un pauvre sans lui remettre une aumône. S'il n'avait pas d'argent sur lui, il donnait son manteau ou toute autre pièce de son vêtement.

Cette grande bonté pour les pauvres lui attira même d'étranges hommages.

Il y avait alors, à Assise, un original — on le disait même un peu fou — qui errait tout le jour par les rues et les ruelles escarpées de la ville. Chaque fois qu'il rencontrait François, il se dépouillait vivement de son manteau, l'étendait à terre et priait le jeune marchand de marcher dessus.

Etait-il si fou qu'on le disait ?

Comment il mena joyeuse jeunesse, mais resta toujours bon et pur.

Pierre Bernadone, le père de François, était fier d'avoir à son comptoir un fils si aimable et si accueillant qui savait si bien, par ses prévenances et ses façons courtoises, amener les clients à la boutique.

Aussi ne lésinait-il pas quand il s'agissait de lui donner de l'argent pour se distraire avec ses amis.

Car François avait des amis, beaucoup d'amis.

Il n'était pas grand, mais il était élégant et distingué. Un peu coquet — peut-être même trop coquet — il soignait sa toilette et portait de beaux et riches habits soyeux et d'éclatantes couleurs.

Très gai, le regard enjoué et vif, il souriait toujours, et surtout, il était très généreux.

Tout cela lui attirait de fortes sympathies. Tous les jeunes gens d'Assise et même des environs l'aimaient. Les jeunes nobles eux-mêmes recherchaient sa compagnie : et cela flattait beaucoup la vanité du père qui n'en ouvrait que plus facilement sa bourse.

François déclamait si bien les poésies des troubadours, il chantait avec tant d'aisance et de grâce les jolies chansons de France apprises de sa mère, il était si plein d'entrain et savait si bien organiser les parties de plaisir que tous ses amis, d'un commun accord, le placèrent à leur tête et l'appelèrent leur roi.

Et le roi s'en donnait à cœur joie.

Le soir, tard dans la nuit, on entendait sa bande joyeuse errer dans la ville, chantant à pleins poumons, et réveillant les braves bourgeois, qui, vous le pensez bien, n'étaient guère satisfaits de ces trop fréquentes sarabandes nocturnes. On s'en plaignit à son père, qui lui fit quelques reproches :

— On croirait vraiment, lui disait-il, que tu es le fils d'un gentilhomme, et non pas celui d'un simple marchand.

Les voisines aussi, parfois, avaient compassion de sa mère, et lui disaient :

— Pauvre dame Pica ! comme vous êtes à plaindre d'avoir un fils si prodigue, qui dépense vos écus à s'amuser et à rire, qui ne peut plus, le soir, rester à la maison, et qui, même lorsque vous êtes à table, laisse son assiette pleine pour courir à l'appel de ses amis !



Mais dame Pica connaissait le cœur de son François, et doucement elle répondait :

— Laissez-moi faire, bonnes dames, car j'ai l'espoir que lui aussi deviendra un jour qui n'est pas éloigné un enfant de Dieu.

Au reste, on ne pouvait reprocher à François rien qui fût vraiment mauvais.



Dans ses folles équipées, toujours il restait courtois et digne.

Jamais une parole inconvenante ne sortit de ses lèvres, et froidement il reprenait ceux de ses camarades qui se permettaient des plaisanteries peu séantes.

Gai, joyeux, boute-en-train, oui ; mais toujours réservé et chaste, voilà ce qu'était le futur François d'Assise à dix-neuf et vingt ans.

(A suivre.)

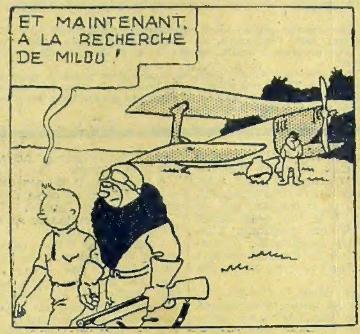
Bry.

Tintin et Milo

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

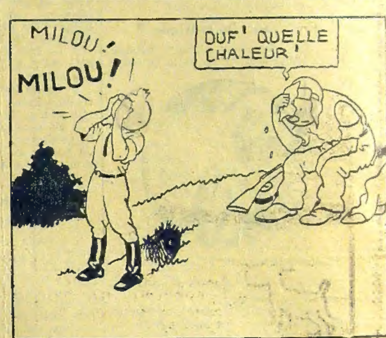
Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon Père Missionnaire qui les conduit à son poste.

Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

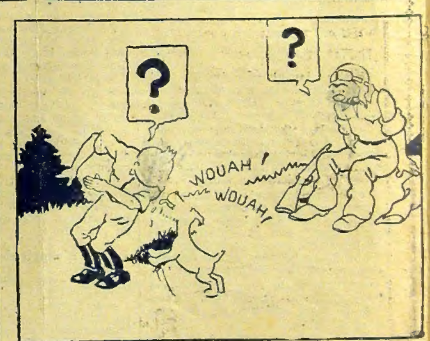












LE BILLET DE JA

Mes chers « Cœurs Vaillants ».

Nous voici maintenant en pleine correction du concours, et nous sommes en train de rassembler tous les lots que méritent les bons travaux que la plupart d'entre vous nous ont envoyés.

Nous pensons également aux petits propagandistes dont nous allons bientôt établir la liste pour leur envoyer la récompense promise.

Puis, ce sera le nouveau concours que nous lancerons, un concour miers lauréats seront récom l'an dernier, par des bour pendant les grandes vacanc

Voyez, *Cœurs-Vaillant* choses.

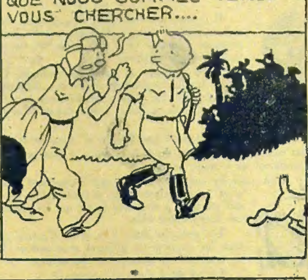
Et dès maintenant, j'ai u velle à annoncer aux petits lants de Paris : C'est le 4 qu'aura lieu nôtre séance Palais du Trocadéro.

ilou au Congo

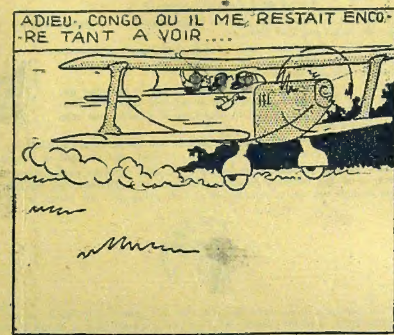
Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police.

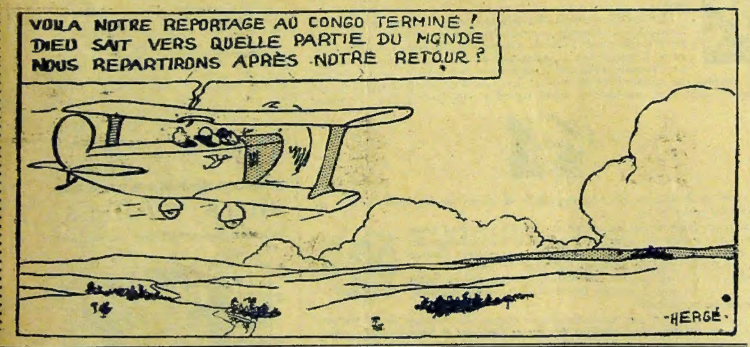
Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, il est découvert par des aviateurs qui s'étonnent de voir un humain dans ces parages. Mais Milou a disparu !













Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

RÉSUMÉ

Un beau poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Après avoir été adopté successivement par deux familles, le voici maintenant recueilli par trois petits enfants. Ce sont Ulric, Tiennet et le tout petit Jean-Marie.

C'est dimanche. Le papa descend à la Messe avec les aînés pendant que la maman garde à la maison le petit Jean-Marie.

Mlle Anna vient, avec sa petite sœur Isabelle, leur rendre visite, puis elles emmènent chez elle le petit poupon, qui a donc encore une nouvelle famille, dont le père, M. Borde, est paralysé. C'est Mme de Sayens, sa sœur, qui s'occupe de la maison, et ce soir elle se sent lasse.

— Quels changements ! poursuivit Mme de Sayens en élevant à plusieurs reprises ses mains vers le ciel. D'abord, ton père réduit à l'impuissance et perdant du même coup sa situation d'ingénieur !... puis le prix des denrées augmentant de plus belle !... Isabelle sur nos bras !... toi et moi réduites à travailler comme deux négresses !.... Et tu trouves que ce n'est rien ?...

Anna, les lèvres contractées, reprisait un bas.

— Je n'ai pas dit cela, ma tante. Mais à quoi bon creuser sans trêve des pensées tristes ?... Isabelle, continua la jeune fille en se retournant vers sa petite sœur, tu sais que



Je me désespérerai si tu m'envoies là !

nous devons, après-demain aussi, rendre à Mrs Walker une réponse définitive. »

Isabelle bondit les bras en avant.

— Anna, je me désespérerai si tu m'envoies là !... Tu me retrouveras noyée !...

Mais Anna écarta doucement Isabelle.

— Non, je ne te retrouverai pas noyée... Tu compendras, comme une brave petite chrétienne, que tu dois nous aider dans la mesure de tes moyens. La situation qui s'offre pour toi est inespérée : une famille bien élevée... un travail très doux... un gain appréciable...

— Mais je déteste les Anglais ! hurla presque Isabelle qui venait d'étudier à son cours le règne de Louis XV. Je suis patriote, moi !... Je leur dirai des choses désagréables toute la journée !

Anna étouffa un soupir. Pour accepter la mission proposée, l'esprit de l'enfant n'était certes pas mûr !... Le temps pressait cependant. Une autre occasion aussi favorable se représenterait-elle ?... M. Borde l'avait dit : il fallait décider Isabelle.

— Oseras-tu, reprit la sœur aînée, soutenir que papa n'aime pas la France ?... Il désire, néanmoins, répondre oui à la dame écossaise.

Isabelle, un peu ébranlée, baissait la tête. Le patriotisme de son père, durant la dernière guerre, ne pouvait être mis en doute. Mais renoncer ainsi, d'un seul coup, à toutes ses idées à elle !... Oh ! la petite fille se révoltait !...

Comme elle ne disait plus rien, sa sœur jugea que le sommeil la calmerait.

— Va te coucher, lutin, ou je te tire les oreilles !

Isabelle, malgré son désarroi, était trop enfant pour m'oublier. Tandis qu'elle m'emportait dans sa chambre, j'entendis Mme de Sayens protester en sourdine :

— Quelle présence d'esprit !... Quel sang-froid devant une séparation prochaine !... Décidément, ma nièce Anna a beaucoup de tête, mais elle n'a pas de cœur !

Une demi-heure plus tard, ma petite maman, ses joues rondes mouillées de grosses larmes, dormait sous ses couvertures. Anna ouvrit doucement la porte. Sans bruit, comme tous les soirs, elle préparait les objets nécessaires à la toilette hâtive du lendemain. Enfin elle regarda la pendule.

— Pour pleurer, murmura-t-elle, il me reste cinq minutes !

Elle s'affaissa sur une chaise basse, et sanglota. L'horloge, de sa voix grave, sonnait maintenant dix heures. Dans ma pauvre tête de celluloïd, un rapprochement se fit entre la jeune fille et la cathédrale. Les paroles de l'infirme me revinrent en mémoire :

(A suivre.) Berthe Colardeau.

E JACQUES CŒUR

...ons, un concours dont les pre... ...ats seront récompensés, comme ...r, par des bourses de voyage ...s grandes vacances.

... *Cœurs-Vaillants* fait bien les

...maintenant, j'ai une bonne nou... ...noncer aux petits Coeurs Vail... ...aris : C'est le 4 *mai prochain* ...eu notre séance annuelle au ... Trocadéro.

D'ici quinze jours on pourra commencer à retenir ses places :

Tribunes	1 fr. 50
Second balcon	2 »
Premier balcon	3 »
Fauteuils d'orchestre, loges, baignoires	4 »

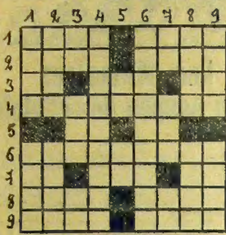
Nous savons aussi que plusieurs séances s'organisent en province, tant il est vrai que les Cœurs Vaillants ne forment qu'une grande famille !

Jacques Cœur.



TROUVEZ QUATRE NOMS DE FLEURS

MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT

1. Obscurité plus ou moins complète. — Un des quatres évangélistes. — 2. Fils de Jacob. — Frère de Jacob. — 3. Terminaison de participe. — Juge d'Israël. — Fin de verbe. — 4. De notre chère patrie. — 5. Canton de la Côte-d'Or. — Belle espèce de papillon. — 6. Faire des recherches dans un livre. — 7. Article. — Langue du Nord de la France. — Note de musique. — 8. Adjectif possessif des deux genres. — Projectile. — 9. Chef-lieu de canton d'Eure-et-Loir. — Poisson de rivière.

VERTICALEMENT

1. Mais. — Mit une cale. — 2. Détériorer par l'usage. — Avec saint, chancelier de Dagobert. — 3. Fin de participe. — Anagramme de mal. — Fin de participe. — 4. Action de transporter d'un lieu à un autre. — 5. Langue du Midi. — Deux voyelles. — 6. Bijou. — 7. Carte à jouer. — Ile du groupe des Cyclades. — La moitié d'un gâteau. — 8. Rayons d'une roue. — Choisie. — 9. Habitation du curé. — Tondue de près.

En pleine jungle

(Suite de la page 3.)

« Le papa n'avait pas prévu cette aventure : il avait caché son diable dans le grain.

« L'enfant ne dit rien, prend le diable, le dissimule et arrive bientôt en criant victoire :

« — Père, Père, ça y est ! Le voilà !

« Et v'lan ! d'un geste brusque il lance l'idole contre une pierre... Le dieu Gunpat était en miettes.

« Le petit emporta ce jour-là une belle image chez lui. Le papa comprit : il ne fut pas méchant.

« Les Hindous adorent leurs enfants; ils crient beaucoup contre eux, mais ne les frappent point.

« Cependant, le petit Luka voulait le baptême, il insistait; j'en parlai moi-même au père ; le vieux refusa.

La famine. — Le choléra

« Un an se passa, et la famine s'abattit sur le pays. On fut vite ruiné et on implora mon secours. Naturellement, on accepta mes conditions et Luka fut baptisé.

« Son frère aîné ne tarda pas à me demander la même faveur; mais j'hésitais, car il était si bien engrené dans les étranges dévotions de son père !

« Un soir, à minuit, on m'appela à son chevet. Il avait le choléra. Sur ses instances, je le baptisai. Quatre jours après, clopin-clopant, il arrivait à la chapelle.

« — Ah ! Père, dit-il en riant, vous ne vouliez pas me faire chrétien, mais le bon Dieu vous y a obligé; et me voilà guéri.

« Aujourd'hui, ces néophytes, et bien d'autres avec, persévèrent. Ils font tous la communion mensuelle.

« Quant aux Bhills, ce fut plus difficile de les entamer. Pour y arriver, j'ai établi un orphelinat. Un jour ou l'autre, je vous dirai comment, grâce à ce moyen, j'ai réussi à faire une trouée dans cette race si intéressante. »

P. Charles
Missionnaire O.M.O.

Les bâtisseurs

Je vais vous conter une histoire; mais une histoire qui est vraie et pour de bon. Elle se joue tout près de vous. Vous ne vous en êtes peut-être jamais aperçu. Ouvrez les yeux tout grands. Lisez attentivement, j'espère que vous comprendrez quel est le grand roi dont il s'agit.



Il y avait une fois, dans un pays bien lointain, un roi qui gouvernait un immense peuple. Presque tous les jours il faisait le tour de son royaume ; partout où il passait on bâtissait et le roi visitait une à une toutes les constructions.

Ici il y avait un palais magnifique. L'architecte qui en avait conçu le plan soumettait toutes ses inspirations au roi et à deux ils en perfectionnaient l'exécution. Le peintre qui décorait les salles demandait l'avis au souverain, les sculpteurs consultaient celui qui était prince de l'art.

Une grande foule entourait nos artistes et admirait leur œuvre. Mais eux ne faisaient pas du tout attention à tout ce monde. Ils ne demandaient qu'à plaire au roi.

Il y avait aussi les petits manœuvres qui apportaient laborieusement les matériaux pour la construction du palais. Personne ne faisait attention à eux, sauf le roi qui les regardait avec amour et admirait leur humble zèle.

Un peu plus loin, il y avait d'autres palais et des châteaux où touts les ouvriers travaillaient avec ardeur. Il y avait aussi beaucoup de maisons, des grandes et des petites.

Le roi dit à l'un des ouvriers :

— Pourquoi ne faites-vous pas un beau château ? Regardez comme tous les bâtisseurs de palais ont l'air heureux.

— C'est vrai, dit l'homme, mais on doit se donner trop de peine pour bâtir un palais. Moi je préfère avoir, de temps en temps, un peu de récréation et ne pas trop me fatiguer.

— Mais, lui répondit le bon roi, n'oubliez pas la promesse que je vous ai faite. Tous les habitants de mon royaume doivent se bâtir une demeure. Moi je fournis tout le nécessaire et j'assiste tous ceux qui ont recours à moi.

« Celui qui bâtit un palais, aura en héritage son palais, celui qui bâtit une maison habitera sa maison, celui qui aura construit sa cabane restera dans sa cabane.

« Mais, partout, je rendrai les habitants de mon royaume parfaitement heureux. Allez voir ceux qui bâtissent le palais. Ce sont eux qui sont mes meilleurs amis parce que ce sont eux qui se donnent le plus de peine pour me plaire. »



L'homme remercia le roi de sa bonté et s'en alla rejoindre les bâtisseurs de palais, mais, bientôt après, il revint près du roi, l'air piteux, disant qu'il ne savait comment se servir des instruments qu'il possédait, pour ciseler les sculptures du palais.

Le roi l'encouragea, lui montra comment affiner ses outils. Il l'invita à avoir toujours recours à lui dans ses difficultés, parce qu'il serait toujours prêt à l'aider, n'importe quelles erreurs il aurait commises. L'homme s'en retourna, tout heureux, au travail, et, entraîné par l'exemple des autres, lui aussi devint un travailleur habile et ardent.

Le roi continua son voyage. Près des cabanes il rencontra beaucoup de paresseux qui flânaient et préféraient regarder les autres travailler que de travailler eux-mêmes.



D'autres se dépensaient pour toutes espèces de choses qui les intéressaient et ils négligeaient l'œuvre du roi.

D'autres ne faisaient absolument rien du tout ; il y en avait même beaucoup qui, au lieu de construire, démolissaient les habitations des autres et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour entraver l'œuvre royale. Tout un groupe de méchants donnaient de grands coups de hache dans une misérable cabane. Les ouvriers, qui était déjà de fieffés paresseux, n'eurent plus le courage de recommencer, ils se joignirent à la bande des malfaiteurs.

Ceux-ci s'en allèrent vers une belle grande maison. Ils tâchèrent de la détruire, d'en abîmer la peinture, mais plusieurs ouvriers se fâchèrent et frappèrent les malfaiteurs à coups redoublés, ce qui les rendit encore plus méchants.

Le bon roi les voyait et son cœur en était attristé. Il les appelait, mais eux se moquaient de lui et continuaient à faire le mal.

Le roi s'en alla trouver ses grands amis, les bâtisseurs de palais et leur dit toute sa douleur : tant d'hommes le haïssaient et refusaient de jouir de sa bonté. Ses amis éprouvèrent une grande peine à voir le roi si triste. Ils redoublaient de zèle pour le consoler. Ils avaient aussi grande pitié pour les malheureux.

Quand ceux-ci se présentèrent chez eux, au lieu de les frapper, ils leur montrèrent beaucoup de bonté, et ils travaillèrent avec un air joyeux, même aux travaux les plus pénibles, pour montrer combien on est heureux d'être au service d'un aussi bon roi.

Quelques-uns furent frappés de leur bienveillance et de leur air épanoui et ils demandèrent s'ils ne pouvaient pas les aider dans leur travail.



Tout le monde les accueillit de grand cœur et on leur montra avec beaucoup de patience comment ils devaient faire, car, au commencement, c'était fort difficile pour les démolisseurs de devenir des bâtisseurs.

(Lire la suite page 7.)



Après un assez long silence, que les Cœurs Vaillant voudront bien excuser, nous allons faire un rapide tour d'horizon sur le monde sportif.

*

En football les rencontres internationales furent funestes à nos couleurs. Ce fut d'abord l'équipe de Paris qui se fit écraser par l'équipe de Budapest par 4 buts à 0 puis l'équipe de France qui, par le même score 4 à 0, se fit infliger par l'Autriche une sévère défaite.

En coupe de France restent seules qualifiées pour les finales les équipes du R. Club de Roubaix, de l'Excelsior de Roubaix, de Cannes et de Cette, soit deux équipes du Nord et deux du Midi. Les équipes parisiennes furent toutes éliminées avant les quarts de finale, résultat peu brillant pour des équipes en général toutes professionnelles.

*

En boxe nos couleurs subissent aussi un déclin dans les matches internationaux à grand retentissement. Marcel Thil, notre compatriote champion du monde poids moyens, se fit battre, sans toutefois perdre son titre, par le Cubain Tunero, invaincu jusqu'à ce jour. Opposé à Etienne, le champion poids mi-lourds de Belgique, Marcel Thil ne fit que le match nul devant cet adversaire. Il faut avouer à la décharge de notre compatriote, qui avait régulièrement gagné, que le public un peu chauvin impressionna le juge unique qui, tout en avouant un avantage aux points pour notre compatriote, n'en déclara pas moins le match nul.

*

Je suis heureux de signaler le beau retour en forme de Moret, un membre du patronage de Montrouge, qui fut et qui reste un de nos espoirs poids lourds. Il vient de battre successivement quatre adversaires de poids, si j'ose dire, en effet, Grizzo et Colonello, ses deux premières victimes, sont de véritables géants, dépassant les 2 mètres et les 100 kilos. Quant au deux derniers ce sont deux adversaires de réputation internationale Vince Parille et Joé Vincha. Le dernier surtout compte de nombreuses victoires par knock-out sur les rings des Etats-Unis. Bonne chance à notre ami pour ses prochains combats.

*

En basket-ball les équipes de nos patronages continuent à se distinguer chacune dans leur poule du championnat de France où elles sont toutes, en général, en première position : Bon Conseils en poule A, Saint-Charles d'Alfortville en poule B, la J. A. Charleville en poule C et la Saint-Etienne de Mulhouse (2) en poule C. Ces équipes n'ont pas connu encore la défaite dans leur poule.

Nos plus chaleureux encouragements pour les prochains tours pour que cette année, enfin, un patronage remporte le championnat de France.

Dumas.

MOTS CROISÉS

Solution du problème précédent



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	C	U	R	E			A	U	B	E
2	O	S		E	S	A	U		I	N
3	L				P	I				G
4	L	A		S	A	R	A		I	L
5	E	R	R	A			D	I	E	U
6	C	I	E	L			I	O	N	A
7	T	A		U	R	I	E		A	N
8	E		L	A	I	R	U	E		T
9		A	I		O	U		L	O	
10		P	A	R	M	E	S	A	N	

LE TOUR DU MONDE EN 80... SECONDES

FRANCE. — J'ai raconté l'an dernier les belles fêtes qui avaient été organisées pour célébrer les cent ans de M. Mareschal, le plus vieux des anciens instituteurs de France. Il vit toujours et se trouve toujours en bonne santé. On vient de fêter ses cent et un ans à Breteuil, petite ville de l'Oise, où il demeure. Il a donné gaiement rendez-vous à tous ses amis pour fêter ses cent deux ans l'année prochaine !

⁂

A Paris, un fabricant de lits-divans a eu une idée pour montrer aux passants comme on dort bien sur ses divans. Il paie un homme pour dormir sur un de ses divans, à la vitrine de son magasin. Et tous les passants s'arrêtent pour regarder cet homme qui dort (ou qui fait semblant), un bonnet de nuit sur la tête. S'il dort vraiment, c'est bien, mais s'il ne dort pas ce doit être un vrai supplice.

⁂

Le général Vuillemin, pilote aviateur, commandant l'aviation du Maroc, a deux enfants : Georges et Jacqueline. Georges est né le 22 mars 1925, il va donc avoir



bientôt 8 ans. Il a déjà fait 240 heures de vol en avion. Jacqueline est née le 20 décembre 1930, elle a donc un peu plus de 2 ans. Elle a pourtant fait déjà 110 heures de vol en avion... mais pas toute seule, sur les genoux de sa maman.

⁂

Les pêcheurs qui quittent chaque année la France pour aller pêcher la morue du côté de Terre-Neuve sont partis. On les appelle les Terre-Neuvas. Dans tous les ports d'où ils partent il y a eu des fêtes religieuses et civiles avant leur départ. Cette fête est toujours très belle et émouvante (parce que chaque année, parmi ces



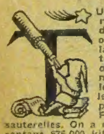
On vient de fêter l'élévation à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur de l'illustre savant Branly.

pêcheurs qui partent, il y en a qui ne reverront plus jamais leur famille, ils mourront avant le retour de leur bateau). A Saint-Malo, le maire de la ville a reçu Mgr Mignen, Archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo. Une messe solennelle a été célébrée à la cathédrale. Le cortège est ensuite allé au port où on a chanté le « De profundis » pour les marins péris en mer. Puis Mgr Mignen, le clergé, les autorités ont embarqué sur une vedette qui a passé devant les bateaux qui allaient s'en aller à Terre-Neuve et Mgr Mignon les a bénits, ainsi que les marins et leurs familles.

■

ESPAGNE. — Les autorités de Bilbao ont décidé de faire démolir le monument élevé dans cette ville en l'honneur du Sacré-Cœur. Ce monument avait été inauguré, le 29 juin 1924, devant une foule de plus de 50.000 fidèles. Les catholiques espagnols sont attristés de cet acte de destruction, et ils ont raison, cela ne peut pas porter bonheur à Bilbao ni même à l'Espagne.

■



UNISIE. — Les sauterelles, qui causent tant de ravages aux récoltes, ont envahi une partie de la Tunisie. Les gens les tuent comme ils peuvent ou bien à l'aide des moyens scientifiques que le gouvernement met à leur disposition, gaz asphyxiants par exemple. Puis ils ramassent les sauterelles. On a rempli 15.000 sacs, représentant 675.000 kilos de sauterelles !... Si, à la place de sauterelles, c'étaient des crevettes !...

■

INDES FRANÇAISES. — Sœur Eugène, supérieure de l'hôpital colonial de Pondichéry, a été décorée de la croix de la Légion d'honneur. Il y a un an, elle avait reçu la médaille des épidémies.

Pierre O'Reill.

Les bâtisseurs

(Suite)



Mais le roi les assistait de ses conseils et de son affection. Il les encourageait et, après quelque temps d'épreuve et de lutte, eux aussi, devinrent de bons ouvriers. Ceux-là seuls ne réussirent pas qui, se sentant découragés, négligèrent d'aller trouver le roi, d'avoir recours à lui. Ceux qui l'aimaient et avaient confiance en lui, réussirent, tôt ou tard, malgré leur incapacité et la méchanceté de leur vie passée.

Mais eux, pas plus que leurs compagnons, ne savaient oublier tous les malheureux qu'ils n'avaient pas pu entraîner par leur exemple.

Il y en avait qui habitaient loin, loin, dans un coin du royaume et qui n'avaient jamais vu toutes ces constructions. Il y en avait beaucoup d'autres dont le cœur était endurci et qui s'opposaient toujours à nos veillants ouvriers.

Ceux-ci plaidèrent leur cause auprès du roi et ils prirent la résolution de construire une grande maison où pourraient se réunir plus tard tous ceux qui n'avaient pas travaillé eux-mêmes.

Quand l'édifice commença à sortir de terre, il y eut une grande foule qui vint le regarder. Ces gens étaient très étonnés de voir ces bâtisseurs qui travaillaient déjà sans relâche à leur propre palais consacrer encore leurs heures de repos à construire pour les fainéants.

Beaucoup murmuraient, disant : « Il faut être bien fou de se donner tant de peine pour des misérables, il vaudrait beaucoup mieux les laisser à leur triste sort. » C'étaient presque tous les gens qui faisaient des cabanes qui parlaient de la sorte.

Mais beaucoup aussi admiraient le zèle et l'amour de ces braves gens.

Un petit manœuvre, très faible, et qui avait l'air de souffrir beaucoup en portant ses briques, demandait à un architecte :

— Pourquoi vous donnez-vous tant de peine ?

— C'est que le roi est triste de voir tous ces malheureux qui, plus tard, devront errer loin de son royaume. Il a tout fait pour les attirer à lui. Nous ne savons pas voir le roi triste. Nous l'aimons de tout notre cœur et nous aimons tous ceux qui ne travaillent pas eux-mêmes. C'est pour cela que nous voulons bâtir une maison pour eux.

Le petit manœuvre, qui avait l'air si fatigué, ne dit rien, mais, sans que personne s'en aperçût, et malgré sa fatigue, il commença à aider à construire la nouvelle maison. Il ne savait que porter des briques, mais il en portait tant qu'il pouvait.

Le roi venait, parfois, en secret, visiter son petit ouvrier, et celui-ci avait toujours un air si radieux qu'on se demandait pourquoi souriait toujours le petit manœuvre qui se tuait au travail.



Au jour déterminé par le roi, tout le monde lui présenta son palais, son château, sa maison, sa cabane, et aussi la vaste demeure pour ceux qui n'avaient pas travaillé.

Le roi, touché de tant de générosité, accorda à ses grands amis tout ce qu'ils demandaient. Après les avoir installés dans leurs magnifiques demeures, où tout était illuminé par sa présence, il récompensa tout le monde selon ses mérites. Puis il fit entrer tous ceux pour qui les autres avaient peiné.

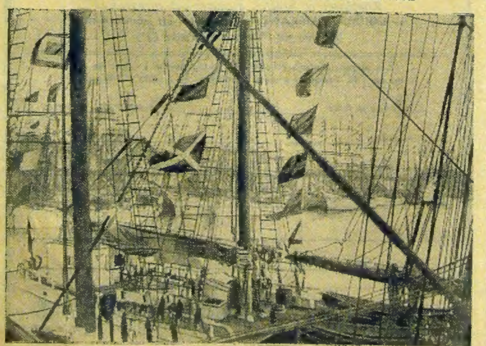
Il n'y avait que ceux qui ne voulaient pas du pardon du bon roi et qui refusaient de profiter humblement et avec repentir de la générosité des autres qui étaient exclus de ce royaume de paix et de bonheur parfait.



Claire Chênelierre.

Un Cœur Vaillant fait le bonheur de ceux qui l'entourent

AVANT LE DEPART DES TERRE-NEUVAS



Les goélettes de Terre-Neuve, dans le port de Saint-Malo, attendent la bénédiction de Mgr Mignen, archevêque de Rennes

MOUMOUTH l'éléphant blanc

Histoire fantastique inédite de Petit-Muret

RESUME

Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.

Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.

Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader avec ses petits amis, Ephraïm et Jappy.

Ils arrivent dans un beau petit village qui monte, qui monte...

Après avoir failli blesser le docteur dans son automobile, les voyageurs arrivent devant une belle boutique de primeurs.

Et maintenant, il a pénétré dans la pharmacie principale. Il voit dans un bocal un pauvre serpent. Il s'en empare et s'en va à la recherche de ses compagnons.

Il arrive à la mairie, en pleine séance du Conseil municipal.

Le maire se prend les jambes dans la couleuvre. Il n'a toujours pas retrouvé Ephraïm et Jappy.

Enfin, il les découvre dans une prison et il les délivre.

Après bien des aventures, voici qu'ils sont pris dans une excavation qui n'est autre que le repaire d'étranges individus.

L'enfant devient le marmiton de la troupe. Moumouth, lui, s'ennuie très fort. Jappy, qu'on appelle maintenant Gyp, essaie de le consoler.

Ainsi nos bêtes s'ennuyaient : on s'ennuie toujours quand on n'a rien à faire. C'était le cas pour elles, car elles n'avaient qu'à se laisser vivre !

Ephraïm ne tarda pas à remarquer la mélancolie profonde qui étreignait le cœur de l'éléphant, mais comment faire pour l'empêcher, pour lui redonner le sourire ? Parfaitement. Vous riez ? Oui, les yeux de l'éléphant, lorsqu'il était content,



...et de tout son cœur il priait.

rayonnaient bel et bien comme le sourire d'un homme heureux ! Mais si rares sont les hommes qui veulent bien comprendre l'âme des bêtes et la manifestation de leurs sentiments !

Ephraïm était un de ces rares connaisseurs de l'âme des animaux. Aussi se creusait-il la tête pour essayer de résoudre ce problème : faire retrouver à l'éléphant son sourire. Problème difficile, probablement insoluble tant que l'on resterait dans cette caverne.

Et l'esprit du petit bonhomme travaillait nuit et jour : comment sortir de là ? comment s'enfuir ?

Il y avait tout autour de lui une bonne vingtaine d'hommes masqués qui ne lui parlaient pas, mais qui, cependant, se montraient pleins de sympathie pour lui. Il n'était jamais rudoyé. Le chef de la bande lui avait dit plusieurs fois qu'on était enchanté de ses services et qu'il pouvait se considérer désormais comme étant chez lui.

Comment fuir alors qu'on est entouré de tant de monde ? Et ils étaient armés, ainsi qu'on pouvait le voir immédiatement aux deux revolvers qui pendaient à leur ceinture de cuir.

S'enfuir. Où ? Il ne connaissait pas le souterrain. Seules, sa chambre, l'écurie de Moumouth, la cuisine et la salle à manger lui étaient familières. Il avait compris qu'il ne devait pas s'aventurer ailleurs sous peine de réprimande grave. Alors, toute tentative de fuite lui paraissait irréalisable.

La tristesse commença à s'emparer de son âme à lui aussi. Surtout le soir, après

Moumouth l'éléphant blanc

(Suite.)

le dîner, lorsqu'il avait lavé la vaisselle et rangé tous les ustensiles, retiré dans sa petite chambre, tout seul, car Jappy couchait dans l'écurie de l'éléphant, la vie lui paraissait amère et lourde.

Il lui manquait le ciel bleu et le chaud soleil du bon Dieu.

Alors, à ces heures tristes, l'enfant s'agenouillait devant une petite croix de bois faite par lui et placée au chevet de son lit, et de tout son cœur il priait pour que le ciel prenne en pitié sa détresse et lui envoie la délivrance.

Une fois, tandis que l'enfant s'absorbait ainsi dans une prière fervente, la porte de la chambre s'ouvrit très doucement et la silhouette du chef s'y encadra.

Quelques instants, l'homme s'arrêta, immobile, à contempler le tableau qui s'offrait à ses regards, puis il se retourna en fermant la porte avec précaution : sous le masque impénétrable, deux larmes coulaient lentement sur le visage du rude chef. La prière du petit enfant lui rappelait-elle les lointains souvenirs d'une enfance où, lui aussi, avait prié de tout son cœur ?

Et cependant, la délivrance n'était pas loin. Le bon Dieu n'allait pas tarder à exaucer la prière d'Ephraïm.

Un matin, en effet, l'enfant constata de tous côtés une activité fébrile. On clouait des caisses, on transportait des sacs hermétiquement clos et rebondis; on transportait même des valises et des malles.

« Tiens, tiens, se dit l'enfant, on dirait un déménagement ou un départ ! Que va-t-il donc se passer ? »

Il n'allait pas tarder à être fixé. Avant le déjeuner de midi, le chef vint à lui auprès du fourneau, alors qu'il était en train de faire cuire un superbe rôti.

L'homme mit rudement sa main énergique sur l'épaule du garçonnet.

— Ecoute, lui dit-il, j'ai à te parler sérieusement. Ce soir nous partons tous en campagne. Inutile que tu demandes où nous allons ni ce que nous allons faire. Cela ne te regarde pas. Ce qui te regarde, c'est ceci : nous te laissons tout seul ici avec ton éléphant et ton chien. Tu vas garder la place. D'ailleurs, il ne viendra personne et personne ne peut ni t'ennuyer ni t'attaquer. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. Nous te confions la garde de tout ce qu'il y a ici, et sache bien qu'il y a des trésors incalculables dans des caves connues de nous seuls.

« Tu vas rester comme concierge, mais un concierge qui ignore où sont nos cachettes. Cela n'a aucune importance, après tout, car à ton âge, la richesse ne tente pas le cœur !

— Mais, comment ferai-je pour vivre ? si vous vous en allez tous ? qui me donnera les provisions de chaque jour ?

— Sois sans inquiétude, mon garçon, nous allons te laisser les clés des armoires à provisions. A supposer que nous ne revenions pas, tu as des vivres pour cent ans, console-toi !

Ephraïm pensa à part lui que l'homme se payait un peu sa tête, mais il n'en dit rien et ne manifesta aucun étonnement ni aucun doute.

Quelle chance de voir partir toute la bande ! Il allait enfin pouvoir explorer les couloirs souterrains et chercher une issue, et il se disait :

« A moi tout seul, je ne trouverais certainement pas la sortie, mais il y a Jappy, et il y a Moumouth. Or, Moumouth en a vu de rudes dans les forêts vierges, et il n'a pas son pareil, certainement, pour retrouver une piste. D'ailleurs, il suffit de voir ses yeux brillants d'intelligence et de perspicacité. »

Le chef avait tourné les talons, et d'une voix brève, avait commandé :

— A 4 heures, départ de tout le monde par le couloir de droite !

(A suivre.)

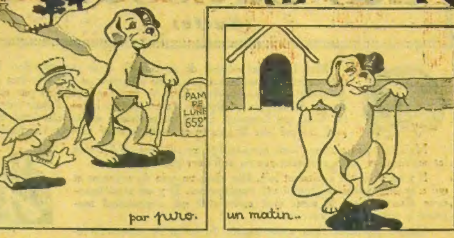
Réponses aux questions posées dans le précédent numéro

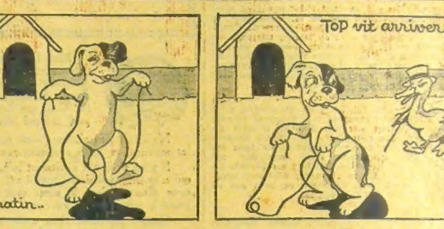
1.
```
    C
  C O U
C O R S E
  U S E
    E
```

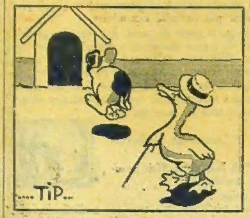
2. — La Tour Eiffel est colossale, au lieu qu'un pardessus est, d'ordinaire, sale au col.

3. — Préface.

4. — Chiendent.



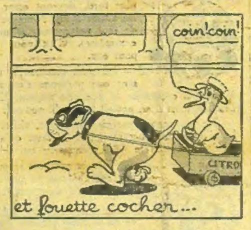




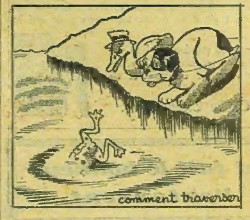
















Cherchez...

Charade

Mon premier est cruel quand il est solitaire ;
Mon second, moins poli, est plus tendre que vous ;
Et mon entier, lecteur, est rare sur la terre,
De tous les biens, c'est le plus doux.

◆ ◆

Logogriphes

Entier, je sers à te nourrir ;
Sans tête, je deviens rivière ;
Sans cou, tu vois ma tête altière ;
Sans jambe, je puis te vêtir.

◆ ◆

Mots en losange

1° Consonne,	x
2° Adverbe,	x x x
3° Fleur,	x x x x x
4° Dans la gamme,	x x x
5° Consonne,	x

◆ ◆

Devinette

Pourquoi les Français et les Anglais pourraient-ils si bien marcher ensemble ?

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e). Le gérant : NEGUIN.



UN CŒUR VAILLANT

Saint François d'Assise

(Suite du précédent numéro.)

Malgré tout, il n'était pas content de lui, et, le soir, quand on ferma le magasin, il s'en fut seul à travers la campagne, réfléchit, pria, et, rentrant dans une église déserte, il fit le vœu de ne jamais refuser l'aumône à quiconque la lui demanderait pour l'amour de Dieu.

Il tint sa promesse. Jamais, ensuite, il ne rencontra un pauvre sans lui remettre une aumône. S'il n'avait pas d'argent sur lui, il donnait son manteau ou toute autre pièce de son vêtement.

Cette grande bonté pour les pauvres lui attira même d'étranges hommages.

Il y avait alors, à Assise, un original — on le disait même un peu fou — qui errait tout le jour par les rues et les ruelles escarpées de la ville. Chaque fois qu'il rencontrait François, il se dépouillait vivement de son manteau, l'étendait à terre et priait le jeune marchand de marcher dessus.

Etait-il si fou qu'on le disait ?

Comment il mena joyeuse jeunesse, mais resta toujours bon et pur.

Pierre Bernadone, le père de François, était fier d'avoir à son comptoir un fils si aimable et si accueillant qui savait si bien, par ses prévenances et ses façons courtoises, amener les clients à la boutique.

Aussi ne lésinait-il pas quand il s'agissait de lui donner de l'argent pour se distraire avec ses amis.

Car François avait des amis, beaucoup d'amis.

Il n'était pas grand, mais il était élégant et distingué. Un peu coquet — peut-être même trop coquet — il soignait sa toilette et portait de beaux et riches habits soyeux et d'éclatantes couleurs.

Très gai, le regard enjoué et vif, il souriait toujours, et surtout, il était très généreux.

Tout cela lui attirait de fortes sympathies. Tous les jeunes gens d'Assise et même des environs l'aimaient. Les jeunes nobles eux-mêmes recherchaient sa compagnie : et cela flattait beaucoup la vanité du père qui n'en ouvrait que plus facilement sa bourse.

François déclamait si bien les poésies des troubadours, il chantait avec tant d'aisance et de grâce les jolies chansons de France apprises de sa mère, il était si plein d'entrain et savait si bien organiser les parties de plaisir que tous ses amis, d'un commun accord, le placèrent à leur tête et l'appelèrent leur roi.

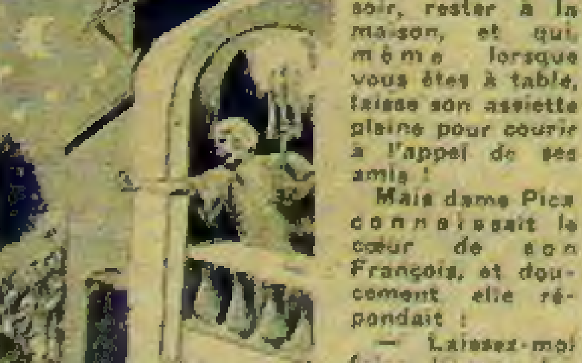
Et le roi s'en donnait à cœur joie.

Le soir, tard dans la nuit, on entendait sa bande joyeuse errer dans la ville, chantant à pleins poumons, et réveillant les braves bourgeois, qui, vous le pensez bien, n'étaient guère satisfaits de ces trop fréquentes sarabandes nocturnes. On s'en plaignit à son père, qui lui fit quelques reproches :

— On croirait vraiment, lui disait-il, que tu es le fils d'un gentilhomme, et non pas celui d'un simple marchand.

Les voisines aussi, parfois, avaient compassion de sa mère, et lui disaient :

— Pauvre dame Pica ! comme vous êtes à plaindre d'avoir un fils si prodigue, qui dépense vos écus à s'amuser et à rire, qui ne peut plus, le soir, rester à la maison, et qui, même lorsque vous êtes à table, laisse son assiette pleine pour courir à l'appel de ses amis !



Mais dame Pica connaissait le cœur de son François, et doucement elle répondait :

— Laissez-moi faire, bonnes dames, car j'ai l'espoir que lui aussi deviendra un jour qui n'est pas éloigné un enfant de Dieu.

Au reste, on ne pouvait reprocher à François rien qui fût vraiment mauvais.




Dans ses folles équipées, toujours il restait courtois et digne.

Jamais une parole inconvenante ne sortit de ses lèvres, et froidement il reprenait ceux de ses camarades qui se permettaient des plaisanteries peu séantes.

Gai, joyeux, boute-en-train, oui ; mais toujours réservé et chaste, voilà ce qu'était le futur François d'Assise à dix-neuf et vingt ans.

(A suivre.) Bry.

Tintin et Milou au Congo

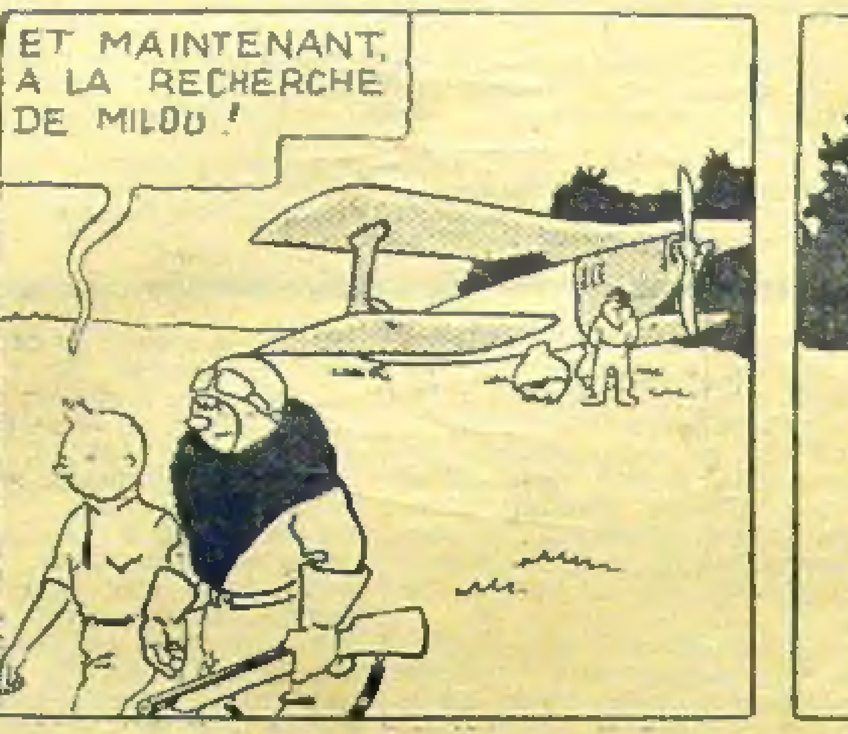
Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon Père Missionnaire qui les conduit à son poste.

Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police.

Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, il est découvert par des aviateurs qui s'étonnent de voir un humain dans ces parages. Mais Milou a disparu !





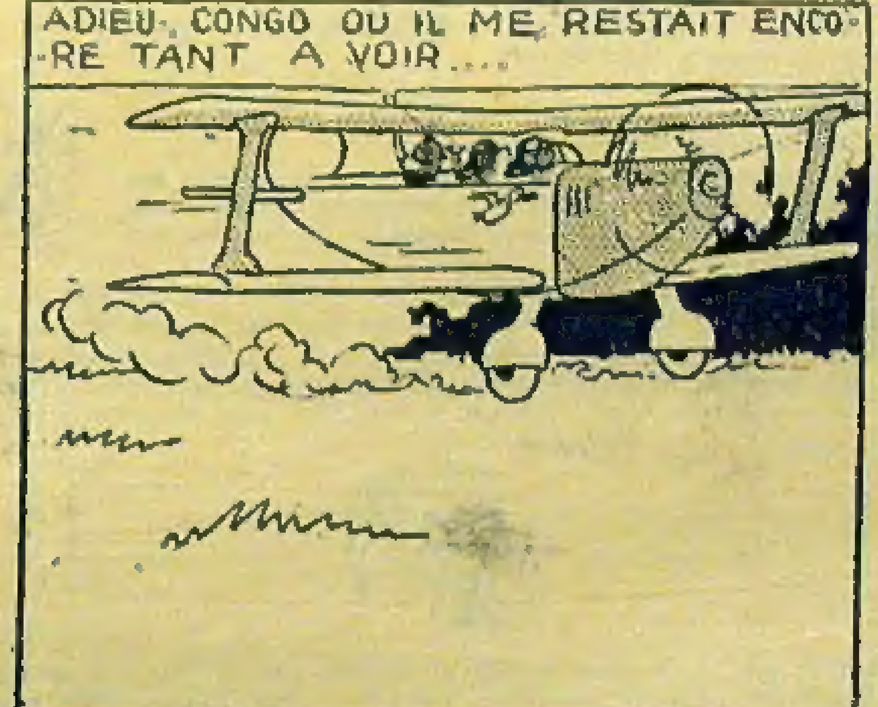




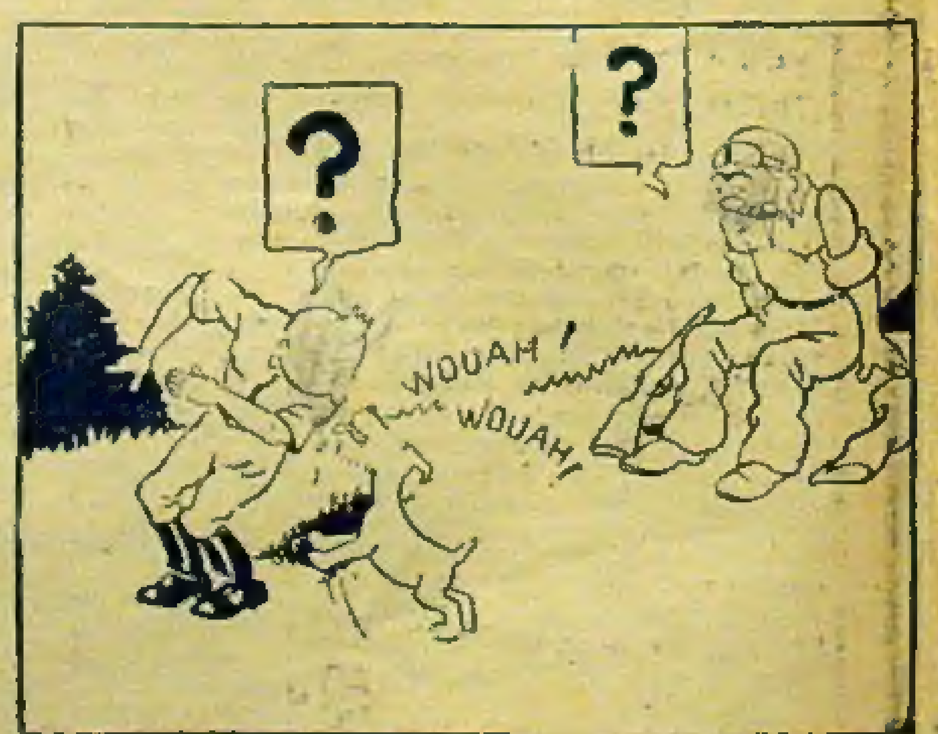


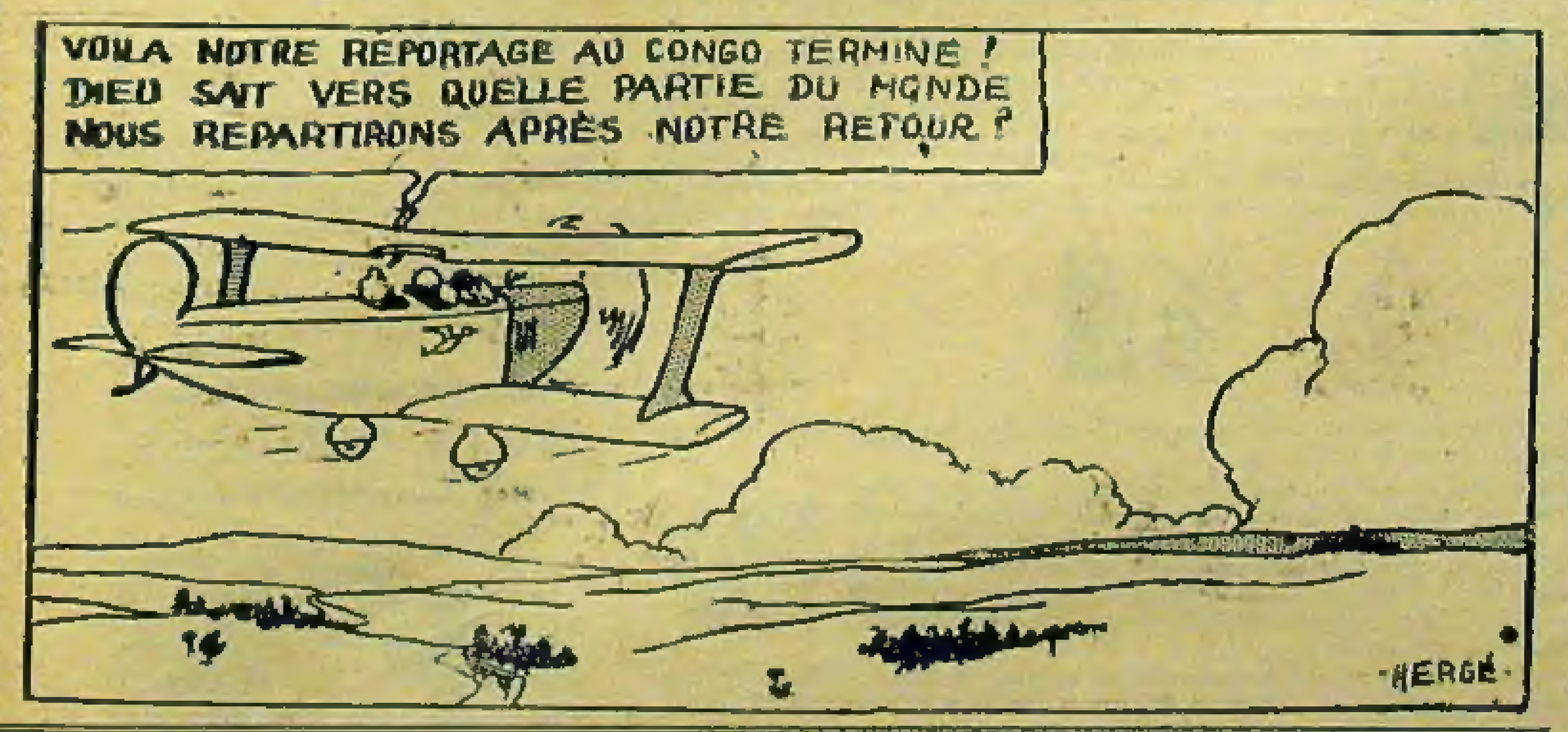












LE BILLET DE JACQUES CŒUR

Mes chers « Cœurs Vaillants ».

Nous voici maintenant en pleine correction du concours, et nous sommes en train de rassembler tous les lots que méritent les bons travaux que la plupart d'entre vous nous ont envoyés.

Nous pensons également aux petits propagandistes dont nous allons bientôt établir la liste pour leur envoyer la récompense promise.

Puis, ce sera le nouveau concours que nous lancerons, un concours dont les premiers lauréats seront récompensés, comme l'an dernier, par des bourses de voyage pendant les grandes vacances.

Voyez, *Cœurs-Vaillants* fait bien les choses.

Et dès maintenant, j'ai une bonne nouvelle à annoncer aux petits Cœurs Vaillants de Paris : C'est le 4 *mai prochain* qu'aura lieu notre séance annuelle au Palais du Trocadéro.

D'ici quinze jours on pourra commencer à retenir ses places :

Tribunes	1 fr. 50
Second balcon	2 »
Premier balcon	3 »
Fauteuils d'orchestre, loges, baignoires	4 »

Nous savons aussi que plusieurs séances s'organisent en province, tant il est vrai que les Cœurs Vaillants ne forment qu'une grande famille !

Jacques Cœur.



TROUVEZ QUATRE NOMS DE FLEURS



Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

Résumé

Un beau poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Après avoir été adopté successivement par deux familles, le voici maintenant recueilli par trois petits enfants. Ce sont Claire, Titi et le tout petit Jean-Marie.

C'est dimanche. Le papa descend à la Messe avec les aînés pendant que la maman garde à la maison le petit Jean-Marie.

Mlle Anne vient, avec sa petite sœur Isabelle, leur rendre visite, puis elles emmènent chez elle le petit poupon, qui a donc encore une nouvelle famille, dont le père, M. Borde, est paralysé. C'est Mme de Sayens, sa sœur, qui s'occupe de la maison, et ce soir elle se sent lasse.

— Quels changements ! poursuivit Mme de Sayens en élevant à plusieurs reprises ses mains vers le ciel. D'abord, ton père réduit à l'impuissance et perdant du même coup sa situation d'ingénieur !... puis le prix des denrées augmentant de plus belle !... Isabelle sur nos bras !... toi et moi réduites à travailler comme deux négresses !... Et tu trouves que ce n'est rien ?...

Anna, les lèvres contractées, reprisait un bas.

— Je n'ai pas dit cela, ma tante. Mais à quoi bon creuser sans trêve des pensées tristes ?... Isabelle, continua la jeune fille en se retournant vers sa petite sœur, tu sais que



Je me désespérerai si tu m'envoies là !

nous devons, après-demain aussi, rendre à Mrs Walker une réponse définitive. »

Isabelle bondit les bras en avant.

— Anna, je me désespérerai si tu m'envoies là !... Tu me retrouveras noyée !...

Mais Anna écarta doucement Isabelle.

— Non, je ne te retrouverai pas noyée... Tu comprendras, comme une brave petite chrétienne, que tu dois nous aider dans la mesure de tes moyens. La situation qui s'offre pour toi est inespérée : une famille bien élevée... un travail très doux... un gain appréciable...

— Mais je déteste les Anglais ! hurla presque Isabelle qui venait d'étudier à son cours le règne de Louis XV. Je suis patriote, moi !... Je leur dirai des choses désagréables toute la journée !

Anna étouffa un soupir. Pour accepter la mission proposée, l'esprit de l'enfant n'était certes pas mûr !... Le temps pressait cependant. Une autre occasion aussi favorable se représenterait-elle ?... M. Borde l'avait dit : il fallait décider Isabelle.

— Oseras-tu, reprit la sœur aînée, soutenir que papa n'aime pas la France ?... Il désire, néanmoins, répondre oui à la dame écossaise.

Isabelle, un peu ébranlée, baissait la tête. Le patriotisme de son père, durant la dernière guerre, ne pouvait être mis en doute. Mais renoncer ainsi, d'un seul coup, à toutes ses idées à elle !... Oh ! la petite fille se révoltait !...

Comme elle ne disait plus rien, sa sœur jugea que le sommeil la calmerait.

— Va te coucher, lutin, ou je te tire les oreilles !

Isabelle, malgré son désarroi, était trop enfant pour m'oublier. Tandis qu'elle m'emportait dans sa chambre, j'entendis Mme de Sayens protester en sourdine :

— Quelle présence d'esprit !... Quel sang-froid devant une séparation prochaine !... Décidément, ma nièce Anna a beaucoup de tête, mais elle n'a pas de cœur !

Une demi-heure plus tard, ma petite maman, ses joues rondes mouillées de grosses larmes, dormait sous ses couvertures. Anna ouvrit doucement la porte. Sans bruit, comme tous les soirs, elle préparait les objets nécessaires à la toilette hâtive du lendemain. Enfin elle regarda la pendule.

— Pour pleurer, murmura-t-elle, il me reste cinq minutes !

Elle s'affaissa sur une chaise basse et sanglota. L'horloge, de sa voix grave, sonnait maintenant dix heures. Dans ma pauvre tête de celluloïd, un rapprochement se fit entre la jeune fille et la cathédrale. Les paroles de l'infirme me revinrent en mémoire :

(A suivre.) Berthe Colardeau.